

Pierre Béhel

Dérive mortelle

Roman

D é r i v e m o r t e l l e

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.com>

Dérive mortelle

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

Dérive mortelle

Dérive mortelle

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

La région de Morbourg a déjà été le théâtre de plusieurs histoires du même auteur comme *Les ombres de Morbourg*, *Une dernière semaine auprès de la mer* ou *Les liens du sang* mais le présent roman est indépendant de ces précédentes histoires et peut être lu séparément. Les allusions à *Pendant que le monde s'écroule* et à tous les autres romans où il est question d'Emenu (comme *Carcer* et *Apotheosis*) n'ont pas plus de conséquences.

Dérive mortelle

Dérive mortelle

1

Le train ralentissait. C'était l'heure. Il arrivait à son terminus, Morbourg. Julien Lorcher regarda ses trois compagnons de voyage, silencieux depuis le départ. Visages fermés, graves. Qui donna le signal ? Julien se leva en même temps que les autres. Ils prirent leurs sacs à dos de voyage et s'engagèrent dans le couloir.

L'annonce de l'arrivée retentit alors que le train commençait à glisser le long des quais. Il s'arrêta finalement à quelques mètres de la butée. Les portes furent déverrouillées avec l'habituel bruit pneumatique. Les quatre jeunes militants furent parmi les premiers à descendre sur le quai.

Julien Lorcher l'aperçut et la montra à ses camarades. Ils se dirigèrent vers une femme blonde, au visage souriant, dans la quarantaine. Ses longs cheveux tendant vers le roux clair étaient retenus en une queue de cheval coincée dans son anorak.

Son visage n'était pas inconnu aux gens autour. Certains la dévisageaient sans pour autant ralentir leur marche. Ils avaient tous des endroits où aller. Et si, oui, ils l'avaient vue quelque part, aucun nom ne surgissait de leur mémoire. Une actrice ? Non, pas avec un

Dérive mortelle

anorak, un visage non-maquillé et sans garde du corps, simplement sur un quai en train d'attendre des gens.

Pourtant, Fiona Cailing passait régulièrement à la télévision. D'origine texane, son accent faisait partie de son charme. Elle était porte-parole d'une organisation militante écologiste, Green Warriors, qu'elle avait contribué à implanter dans le pays. Ses ancêtres étaient arrivés au Texas en provenance du Connemara, quelque part du côté de Moyard, où ils mouraient de faim. Elle, elle avait fui le Texas en vomissant sur l'industrie pétrolière toute puissante dans cet Etat et où beaucoup des membres de sa famille travaillaient.

« Nous voilà » lui dit Julien Lorcher.

Les salutations furent sans chaleur, simples, silencieuses. Les visages restaient graves.

« Allons-y, suivez-moi » ordonna simplement Fiona Cailing en se retournant et en commençant à marcher.

Devant la gare de Morbourg, un van attendait. Fiona Cailing commanda le déverrouillage des portes et s'installa à la place du chauffeur. Les quatre militants prirent place comme passagers.

« Nous avons un peu plus d'une heure de route devant nous. Dormez autant que vous pouvez. »

Pas le temps d'aller voir la mer. Le van prit le Boulevard de la Gare pour monter en haut de la falaise. En arrivant place de l'Amiral de Jobourg, il continua à pénétrer dans les terres, via le Boulevard Robert Le

Dérive mortelle

Fort, au travers de quartiers pauvres comme La Mare-au-Notaire.

La tête reposant contre la vitre du véhicule, Julien Lorcher regardait défiler devant ses yeux des endroits qu'il avait fréquentés quand il était enfant ou adolescent. Le van passa ainsi devant le lycée, à Saint-Alban, où il avait été scolarisé avant de partir pour la capitale, pour étudier, avant son éveil politique, avant de se fâcher avec ses parents petits-bourgeois, avant de cesser de voir sa famille qui l'avait renié. Trois ans, cinq ans... Une éternité à son âge. Il avait choisi une autre voie que celle que d'autres lui destinaient. Il avait choisi son destin.

Saint-Alban, c'était la limite de l'agglomération de Morbourg. Au-delà, c'était la campagne. Le van accéléra en quittant la zone urbaine. La route traçait un trait presque droit sur le plateau calcaire, les reliefs étant limités. Les courbes étaient rares et le plus souvent justifiées par la nécessité de contourner un champ ou une maison.

Il sommeillait. Sans doute les trois autres militants dormaient-ils. La conductrice les laissait se reposer. Elle ne parlait pas. Il n'y avait pas de musique. Le silence s'était imposé. Julien Lorcher eut un choc lorsque le van ralentit. On approchait de Criquebourg.

Mais il s'agissait juste de respecter une limitation de vitesse installée là suite à un terrible accident avec un autocar de transport scolaire, quelques années plus tôt.

Dérive mortelle

Il n'était pas question de quitter la route principale, de rejoindre Criquebourg. Une fois le croisement franchi, le van reprit de la vitesse.

Après cette fausse alerte, Julien Lorcher retourna dans son demi-sommeil. Il regardait vaguement défiler les champs, les vaches, les petits villages et les hameaux, les bosquets et les petits bois.

Encore une fois, le van ralentit. La route, cette fois, amorçait une longue descente en courbe en se dirigeant vers la côte. Julien Lorcher connaissait cet endroit : Valbourg, un petit village portuaire niché dans un vallon creusé au fil des siècles par une petite rivière, la Sanbec, qui se jetait dans le bassin principal du port.

Nouvelle courbe : la route redevenait parallèle à la côte dans le centre du bourg, avant de franchir la Sanbec sur un petit pont.

« Réveillez-vous, nous n'allons pas tarder à arriver » annonça la conductrice du van.

Il ne restait en effet plus que quelques kilomètres avant Clintebourg. C'était leur destination.

Le van se lança à l'assaut de la montée, bien droite cette fois. Il fallait quitter la vallée de la Sanbec et remonter en haut de la falaise. La terre, par ici, était moins fertile que plus près de Morbourg. Nul ne l'avait jamais réellement cultivée. Clintebourg n'était jadis qu'un pauvre village d'éleveurs de bovins et de pêcheurs à pieds, au milieu des bois. Il restait les bois.

Dérive mortelle

2

Le van ralentit. Il entrait dans Clintebourg. La grande route traversait d'abord le vieux village ou, plutôt, ce qu'il en restait. Les maisons de pierre étaient trop propres, les toits refaits de façon moderne avec une belle isolation. Les trottoirs se confondaient avec une route aux courbes étudiées pour réaliser « une circulation harmonieuse » dans une zone qui n'était pas vraiment piétonne mais presque. Il y avait des boutiques normales dans un village : une épicerie, un boulanger...

Cela sentait l'artificiel, le refait trop souvent, le trop nettoyé. Il y avait de l'argent qui se déversait à flots sur cette commune. Les lampadaires adoptaient des formes compliquées, aux courbes artistiques. La place centrale du village abritait d'une part l'église, elle aussi trop belle et trop propre alors que son bâti révélait un passé d'église de pauvres, et d'autre part la mairie. C'était sans doute une très vieille mairie, construite plusieurs siècles plus tôt, dans le style des maisons de la région. Mais elle était blanche. Pas grise, blanche.

On se serait cru dans un décor : il n'y avait personne et tout respirait le carton-pâte. Le sol était blanc, trop blanc, avec des briques trop rouges pour marquer les limites, les passages pour piétons. Pourtant, il s'agissait bien d'un vrai village. A d'autres moments,

Dérive mortelle

des mères de famille venaient chercher leurs enfants à l'école, à côté de la mairie, et leur pain, à la boulangerie, dans une petite rue juste à côté.

Le soleil ne tarderait plus à se coucher. Qu'importe. Il était à cent-cinquante millions de kilomètres et il pouvait faire ce qu'il voulait.

Le van continua sa route et entra dans la ville nouvelle. On appelait ainsi l'immense lotissement construit à côté du village. Il fallait bien loger le personnel venu de la ville. Là, les rues étaient bien droites, les trottoirs bien délimités, les routes en goudron bien noir. Les maisons préfabriquées à ossature métallique ne cachaient pas leur construction moderne et bas de gamme.

Enfin, le van rentra dans le petit bois qui encerclait le village, ce qu'il restait de la forêt ancestrale. Le week-end, certains habitants du village y chassaient mais il n'y avait guère ici que quelques lapins. Parfois, on trouvait des sangliers égarés, chassés par la surpopulation de leur espèce d'autres forêts qui méritaient davantage ce nom.

Le van se gara dans le petit parking sauvage créé au fil des années, à l'entrée d'une route forestière obstruée par une grande barrière en bois. La conductrice et ses passagers descendirent du véhicule, prenant leurs bagages et le matériel dans le grand coffre.

Toujours en silence, ils s'engagèrent, à pieds, sur la route forestière. Ils n'eurent pas loin à aller. Quelques

Dérive mortelle

centaines de mètres plus loin, ils arrivèrent à l'orée, face à un grillage métallique haut d'environ trois mètres comprenant à son sommet des fils de fer barbelés. Au travers de cette première barrière, on voyait le chemin de ronde, une petite route goudronnée d'une seule voie. Et, ensuite, il y avait un deuxième grillage identique au premier.

Après le deuxième grillage, il y avait un immense trou creusé dans la falaise à coup d'explosifs. Le chantier avait duré des années. Le caractère artificiel était évident : la limite était trop droite.

Et, dans ce trou, il y avait la cible. Derrière, on voyait l'océan. La cible était constituée d'immenses bâtiments en béton placés un peu au dessus du niveau de la mer. Chaque bâtiment avait sa fonction.

L'objectif était d'atteindre l'un des grands bâtiments à toit en coupole, de monter dessus pour expliquer au monde entier que la sécurité de ces endroits était déficiente et que, jamais, on ne pourrait empêcher un commando d'attenter à la sécurité d'une telle usine de mort. Car, si quoi que ce soit dérégla ce superbe mécanisme, les humains, détrompés de leurs délires prométhéens, comprendraient qu'ils n'étaient pas des dieux. Trop tard : ils seraient morts. Et une bonne part de la planète avec eux.

Fiona Cailing montra le bord Nord du trou. Il y avait un renflement de la falaise, une sorte de petite

Dérive mortelle

butte, permettant de bien surplomber l'endroit, y compris par-dessus la double-barrière.

« Je me mets là-bas pour filmer. Autant que possible, essayez d'être visibles de cet endroit. »

Les militants acquiescèrent. Il s'agissait d'une opération de communication contre les centrales nucléaires : il fallait respecter les règles de la communication. Elle n'avait pas osé demander aux militants de sourire pendant que les gardes les pourchasseraient. D'un autre côté, les règles du jeu étaient connues de toutes les parties en présence. Il n'était pas question pour les gardes de la centrale d'attenter sérieusement à la santé de militants qui auraient beau jeu, ensuite, de se répandre dans les journaux sur leur martyre.

Un des militants sortit la pince coupante et commença à attaquer le grillage. L'un après l'autre, les quatre hommes franchirent le trou. Julien Lorcher passa en dernier. Il regarda avec condescendance les anoraks verts de ses compagnons. Ils voulaient être verts. Et ils avaient la tête nue. Mettant sa cagoule sortie de sa poche, Julien Lorcher devint noir de la tête aux pieds : chaussures noires, treillis noir, cagoule noire. Dans le crépuscule, il était quasiment invisible.

Ils franchirent le deuxième grillage.

Dérive mortelle

3

Attachées aux poteaux du deuxième grillage, les cordes avaient été lancées dans le vide et les militants descendaient en rappel. En bas, les projecteurs s'allumèrent pour éclairer la totalité des espaces à l'air libre tandis qu'une sirène se mit à retentir.

Arrivé en bas en premier, Julien Lorcher se détacha de sa corde rapidement et disparut dans l'ombre de la falaise, s'éloignant sciemment de la cible. Totalement vêtu de noir, il disparut dans une anfractuosité. Par soucis d'économie comme d'efficacité, la falaise avait été détruite à l'explosif mais, ensuite, pas recouverte de béton. Elle était donc très irrégulière.

Les trois autres militants partirent en courant vers l'objectif, en pleine lumière, tandis que les jeeps des gardes arrivaient. Ils atteignirent l'enceinte grillagée suivante et commencèrent à couper les premiers fils de fer. Les armes pointées vers eux les amenèrent à lever les mains bien sagement. Les jeeps les encerclaient. De leur côté, les gardes étaient furieux d'avoir été dérangés par des crétins qui se faisaient prendre en moins de deux minutes. Mais chacun, qu'il soit garde ou militant, connaissait les règles du jeu : pas de violence inutile. Les trois militants passeraient la nuit au poste de police

Dérive mortelle

interne à la centrale, seraient relâchés demain après un interrogatoire convenu et subiraient un jugement expéditif dans quelques mois où ils seraient condamnés à une amende, à dédommager l'opérateur de la centrale pour la réparation des grillages et peut-être une petite peine de prison avec sursis. Tout ça se ferait devant les caméras de télévision, comme d'habitude.

Sur la butte d'où elle filmaît, Fiona Cailing fit une moue déçue : l'interception avait été un peu trop rapide. Par contre, elle avait de belles images : les projecteurs de la sécurité de la centrale assuraient une lumière digne de plateaux de cinéma.

Tout d'un coup, Fiona Cailing fronça les sourcils. Elle compta les militants aux mains menottées dans leur dos qu'on emmenait dans les jeeps. Trois. Mais où était le quatrième ? Elle ne pouvait pas cesser de filmer les jeeps trop tôt. Elle garda donc le même angle de vue mais commençait à sentir une goutte de sueur froide lui couler dans le dos. Le quatrième aurait-il échoué dans sa descente, se fracassant au pied de la falaise ? Non, les trois autres lui auraient porté secours.

Ca y était, les jeeps étaient rentrées dans le bâtiment de la sécurité. Il n'y avait plus rien à filmer. Elle poursuivit cependant le tournage en revenant aux pieds des cordes. Rien. Et les lumières s'éteignirent en même temps que l'alarme.

Dérive mortelle

4

Dans l'ombre, Julien Lorcher attendit. Les lumières s'étaient éteintes, les trois bourgeois qui l'accompagnaient s'étaient évidemment faits arrêter en quelques secondes. Il cracha de dépit sur le sol bétonné.

Le temps était clair, le soleil avait disparu derrière les bâtiments de la centrale et les premières étoiles pouvaient être vues dans le ciel. Mais il fallait attendre quelques instants, être sûr que tout était calme, que tous les gardes étaient bien rentrés dans leur poste de sécurité.

Enfin, dans les ombres du crépuscule, Julien Lorcher se mit à courir le long de la falaise le plus silencieusement possible avec une allure irrégulière, tantôt rapidement, tantôt pratiquement sur place. Il ne fallait pas qu'une vigie repère quelque chose se déplaçant à vitesse régulière et cherche à l'identifier. Un déplacement irrégulier était traduit par un cerveau normal comme étant une succession de petits déplacements sans rapports entre eux. Donc comme la danse d'ombres d'arbres, de drapeaux, de panneaux divers, dans le couchant et sous l'effet du vent.

Julien Lorcher arriva sans avoir été repéré jusqu'au troisième grillage, à un endroit où il n'était distant de la falaise que de moins de trois mètres. Au

Dérive mortelle

bout de ce corridor limité par le grillage d'un côté et la falaise de l'autre, il n'y avait que l'océan et le soleil qui y disparaissait. Dans d'autres circonstances, peut-être Julien Lorcher aurait pris le temps d'admirer la beauté du moment. Il préféra sortir de la poche située contre sa cuisse gauche une petite scie circulaire autonome. La batterie pouvait durer une petite heure, normalement bien au-delà du besoin. Il retira la protection de la lame couverte de diamant, qu'il rangea soigneusement dans sa poche. Et il commença à découper le grillage.

Il n'y avait personne alentour. Le bruit restait raisonnable en regard de celui des vagues. Et Julien Lorcher veillait à placer son corps couleur de nuit en obstacle entre les étincelles liées à la découpe et la caméra la plus proche.

Moins de quinze minutes plus tard, il posa la scie à la lame brûlante sur le sol et éjecta cette dernière. Puis il rangea le corps de l'appareil dans sa poche, à côté de lames de rechange encore dans leurs emballages.

Il tordit le grillage et se glissa au travers du trou. Puis il prit soin de replacer le grillage au mieux pour que le trou ne se remarque pas de loin, avec les caméras. Mais il était dans le contre-jour, avec le soleil derrière lui, et sa tenue de nuit lui garantissait une quasi-invisibilité. Seule une patrouille humaine pourrait le repérer à cet endroit. Sans doute l'intervention pour stopper les trois autres militants avait-elle désorganisé les rondes. Julien Lorcher regarda sa montre : une

Dérive mortelle

patrouille aurait déjà dû passer. Il n'épiloua pas et se précipita contre le mur du bâtiment-cible, se réfugiant dans son ombre.

Tout d'un coup, la sirène retentit et les lumières se rallumèrent. Quelqu'un s'était aperçu que quatre militants étaient présents dans les images de vidéo-surveillance du sommet de la falaise mais que trois seulement avaient été arrêtés.

Assise sur sa butte, au bord des larmes, en train de réfléchir à ce qui avait bien pu arriver au quatrième militant, Fiona Cailing se leva comme animé par une violente décharge électrique. Pourquoi y avait-il une nouvelle alerte ? Les gardes avaient-ils trouvé le quatrième ? Elle écarquillait les yeux et ne voyait rien.

Les patrouilles ordinaires n'eurent pas lieu. Tous les gardes disponibles se répandaient sur l'ensemble du site. L'opération analysée unanimement comme digne de branquignols était peut-être plus sophistiquée qu'il n'y paraissait. Trois se faisaient arrêter en diversion et un menait effectivement l'opération.

Dans l'ombre du mur, Julien Lorcher jura. Il avait dû être repéré. Devait-il décrocher ? Se replier ?

Fiona Cailing s'était remise à filmer. Mais à filmer quoi ? Elle cherchait. Elle passait et repassait sur toutes les zones éclairées mais ne voyait toujours pas le quatrième militant.

Tout d'un coup, elle entendit des voix derrière elle. « Levez sagement les mains : il est interdit de

Dérive mortelle

filmer les centrales nucléaires et vous le savez. » Un canon de fusil s'enfonça dans le bas de son dos. Les gardes étaient nerveux. Fiona Cailing leva les mains. C'était le fiasco intégral si la caméra était confisquée. Un des gardes lui retira la caméra des mains, l'enfermant dans un sac. Puis il passa les menottes à la militante, lui liant les mains dans le dos. Une jeep arriva peu après, emmenant la patrouille et sa prisonnière.

A la radio, les gardes signalèrent l'arrestation. « Est-elle en treillis noir ? » fut la seule question qui vint en retour. « Non » répondirent en chœur les gardes. « Ramenez-la mais ce n'est pas elle que nous cherchons. »

Dans l'ombre du mur, Julien Lorcher n'eut plus le loisir d'hésiter. Deux gardes jaillis d'une porte blindée à moins de deux mètres de lui l'avaient repéré. Une lampe torche l'éclairait et deux fusils étaient dirigés vers lui.

Il leva les mains gentiment mais, dans son geste, en profita pour extraire un couteau à cran d'arrêt d'une petite poche contre son avant-bras. Les gardes approchèrent suffisamment pour le menotter. Mais ils n'en eurent pas le temps.

Julien Lorcher se jeta au sol et donna, le plus fort qu'il put, un coup de couteau dans le tendon d'Achille d'un garde. Celui-ci s'effondra en hurlant. Son comparse ne comprenait pas ce qui était arrivé. Par réflexe, il posa la main sur le levier de chargement de

Dérive mortelle

son fusil mais regarda le plomb qui le bloquait. S'il manœuvrait le levier et chargeait son arme, il ferait sauter le sceau et il serait obligé de faire un rapport. Il risquait d'être licencié. Et s'il tirait, il risquait la prison. On ne tire pas sur de pauvres écolos qui ne sont pas vraiment dangereux.

L'hésitation du garde suffit à Julien Lorcher. Le couteau s'enfonça sur le côté du gilet pare-balle, là où la protection est quasiment inexistante. Le fusil tomba au sol avant le garde. Plus de doute : il fallait fuir.

En récitant « tous les flics sont des salauds ! », Julien Lorcher récupéra les deux fusils et repassa par le trou dans le troisième grillage avant de recommencer à suivre l'ombre de la falaise. Il avait un fusil en main, un autre en bandoulière. Il brisa le plomb et chargea le premier.

Il entendait les deux blessés hurler. Des gardes se précipitaient vers eux, tournant le dos à la falaise. On avait oublié l'existence du quatrième militant : deux camarades étaient au sol, blessés. Il fallait les secourir.

Quand ils comprirent que quelque chose n'allait pas, que les règles habituelles du jeu n'étaient pas respectées, la panique se lut dans les regards des gardes. Un vrai terroriste, pas un militant branquignol.

Enfin, ils se répandirent de nouveau sur tout le site. Il fallait retrouver l'agresseur. Mais le ballet ordonné qui était la réponse habituelle face aux

Dérive mortelle

tentatives d'intrusion militante se transforma en danse paniquée.

Quand un garde songea à regarder la falaise, Julien Lorcher était presque déjà arrivé en haut. Deux gardes étaient blessés. Le type s'enfuyait. Le garde fit sauter le sceau verrouillant son fusil et visa.

Un morceau de rocher explosa à côté de lui. Julien Lorcher comprit qu'on lui tirait dessus. Il accéléra sa remontée.

Une jeep arrivait à vive allure au bout du chemin de ronde. Mais elle ne fut pas assez rapide. Julien Lorcher franchit les deux grillages par les trous effectués et que personne n'avait encore songé à réparer ou à garder.

Julien Lorcher jeta un œil sur la butte et ne vit pas Fiona Cailing. Il fut de retour au van abandonné en quelques instants. Il monta, tourna la clé restée sur le contact, et recula suffisamment. Il appuya alors à fond sur l'accélérateur pour fuir cet endroit.

Mais, en arrivant dans le village, il veilla à retrouver une vitesse normale, à devenir un véhicule normal dans une circulation normale. Quelques kilomètres plus loin, il s'arrêta dans un petit parking pour reprendre ses esprits, retirer sa cagoule et dissimuler les fusils dans le coffre, sous une couverture.

Dérive mortelle

5

Le van n'avait plus suffisamment de carburant pour rejoindre la capitale. Fiona Cailing n'avait pas fait le plein après quelques déplacements pour visiter les cellules militantes de la région. Julien Lorcher trouva peu prudent d'utiliser sa carte bancaire dans une station service automatisée ouverte la nuit. Il avait un billet de train, anonyme et acheté en liquide : il s'en servirait.

Il ramena donc le véhicule devant l'agence de location, auprès de la gare de Morbourg. Il faisait encore nuit. La gare resterait fermée jusqu'aux premiers trains du matin. Il avait au moins sept heures à patienter. Et il avait faim.

Il reprit son sac à dos, dans le coffre, et y dissimula les deux fusils et ce qu'il restait de matériel. C'étaient des fusils-mitrailleurs militaires classiques, à canons courts, avec un chargeur plein. Ils purent être rangés avec un peu d'astuce, après que les sécurités aient été vérifiées. Ces armes pourraient servir plus tard. Julien Lorcher referma le coffre, désormais vide, et alla jeter la clé du véhicule dans la boîte à lettres dédiée de l'agence de location.

Par réflexe, il s'empara de son smartphone pour retrouver un plan de la ville. L'appareil était éteint depuis la veille, depuis que Julien Lorcher avait quitté

Dérive mortelle

son domicile pour se rendre à la gare. Le militant eut un temps d'hésitation. Il n'allait pas se localiser bêtement. Il rangea donc le terminal dans sa poche. Il se contenterait de sa mémoire de la ville.

Face à la gare, une sandwicherie était toujours ouverte. Julien Lorcher s'y rendit et acheta de quoi manger. Il préféra emporter sa nourriture. Inutile de rester trop longtemps au même endroit.

Il ne voulait pas non plus prendre le risque de s'endormir dans un endroit où il pourrait être repéré. Il lui fallait donc éviter de dormir. Une nuit blanche, à son âge, que ce soit pour une soirée dansante, une beuverie ou une action militante, cela ne fait pas peur.

Marchant sur le trottoir tout en commençant à manger, il arriva au bout de quelques minutes au boulevard qui séparait la ville du port. De l'autre côté, il apercevait l'église Saint-Mathurin-du-Port. Son parvis surélevé était ceint d'une grille en fer forgé avec des pics rappelant des halberdes.

**La suite est en vente sur
<http://www.pierrebehel.com>**